



Jean-Pierre Rey

GUY
HOCQUENGHEM.
L'important,
c'est
de se raconter

LA REVOLUTION DES HOMOSEXUELS

** Il a fallu trois ans, après Mai 1968, pour que l'auteur de ce témoignage et d'autres hommes qui aiment les hommes osent lutter à la fois pour la liberté de tous et pour la leur*

Je m'appelle Guy Hocquenghem. J'ai vingt-cinq ans.

Un de ces soirs où, adolescent, je rentrais tard à la maison, en montant les escaliers sans trop faire de bruit, ma mère m'a surpris sur le palier. A travers la porte vitrée, dans la pièce voisine, je voyais mon père qui regardait la télévision. A brûle-pourpoint — on n'en avait jamais parlé — elle m'a demandé : « Tu ne serais pas homosexuel, au moins ? Tu n'es jamais avec des filles. » J'ai haussé les épaules, comme s'il s'agissait d'une supposition ridicule.

Il y a dix ans de cela : j'étais en philo, j'avais quinze ans, et depuis quelques mois j'avais une « liaison » avec un homme beaucoup plus âgé que moi. Lorsqu'il m'avait initié, j'avais éprouvé du plaisir. Je me sentais très fier. J'ai pensé : « Ce n'est arrivé à aucun de mes frères et sœurs. » Mais je n'osais plus rentrer à la maison : j'étais persuadé que « cela » se verrait et que ce serait le scandale. Mon ami m'avait rassuré : « Tu sais déjà qu'il y a des choses que tu ne peux pas dire à tes parents. Celle-là n'est pas différente. »

Il a commencé à me sortir, à m'emmener au théâtre. J'ai rencontré d'autres hommes qui me désiraient, et avec qui, quelquefois, j'ai couché. J'ai commencé à vivre deux vies séparées : je devenais un homosexuel.

Ma famille habitait en banlieue une maison de trois étages. Souvent ma mère me disait : « Viens parler avec moi », et nous montions dans sa chambre. Elle était professeur de lettres dans un lycée de filles. Elle avait eu dix enfants. Elle en avait perdu quatre en bas âge. « Tu ressemble à Nils », me disait-elle. De peu mon aîné, sa mort est l'un de mes premiers souvenirs : il s'est tué en tombant par-dessus la rampe de l'escalier. J'étais comme lui, paraît-il, « gauche » et « sensible ». Ma mère me parlait de lui et d'un frère à elle. Cet oncle ne s'était jamais marié. Socialement, il avait gâché toutes ses chances. Il était mort dans un accident de voiture. Il buvait. Aujourd'hui encore, quand elle me voit un verre à la main, ma mère me dit : « Tu finiras comme ton oncle. » Dans son esprit, Nils et lui étaient un peu les « manqués » de la famille. Ils étaient aussi ceux auxquels elle s'était le plus attachée.

Mes deux frères aînés sont mariés

et polytechniciens. J'ai une sœur médecin. Elle racontait à table des histoires d'opérations et de salle de garde. Mes parents s'en offusquaient un peu mais riaient quand même. Moi pas. Je plongeais le nez dans mon assiette. Je voyais le corps-objet de la femme, bâillant, découpé au scalpel : ce corps avec lequel on m'invitait à faire l'amour.

Les mathématiques

Mon père, toujours à son bureau ou le soir à regarder la télévision, ne parlait jamais de lui-même et peu des autres. Il voussoyait ma mère. Elle, aimant parler et exprimer ses sentiments, elle le tutoyait. Elle se plaignait quelquefois de son « égoïsme ». Il n'était pas sévère, mais méticuleux. Il nous obligeait, chacun à tour de rôle, à préparer le petit déjeuner familial. « Si je vous faisais confiance, disait-il, ce serait l'anarchie. » Il avait essayé de m'apprendre les mathématiques. Je n'y comprenais rien. Je sortais de son bureau en larmes : il m'intimidait. Je n'ai jamais osé lui poser des questions. A ma mère non plus.

Pourtant, mes parents n'étaient ni prudes ni puritains. J'aurais pu, je

crois, leur raconter que je désirais une fille et que je couchais avec elle. Ma mère m'aurait dit : « Fais attention ! » Mais je n'ai jamais été attiré par les filles. Avant même de savoir en quoi mes désirs étaient différents de ceux des autres et répréhensibles, la première chose qui me venait à l'esprit, lorsque je m'y livrais, c'est : « Que mes parents ne le sachent pas ! »

En seconde ou en troisième, avec un camarade de classe qui s'appelait Jean-Pierre, nous avons été dans le parc de Sceaux. Nous nous étions déshabillés et, couchés dans l'herbe, nous nous étions caressés. Jean-Pierre m'avait demandé : « Tu ne sais pas faire autre chose ? » J'avais répondu, très sérieux : « Si, si. Il y a certainement d'autres trucs. » Mais je ne savais pas quoi.

Ma sensibilité

J'avais depuis toujours l'impression que j'avais quelque chose à cacher à mes parents ; ne serait-ce que le fait d'avoir un sexe. J'aimais être malade. Ça me faisait manquer l'école, et ma mère m'installait dans sa chambre. Je me souviens de l'armoire, de la grande glace, de la coiffeuse. Ma mère venait prendre ma température, elle me faisait des remarques sur mon corps : « Tu es trop grand, tu es trop maigre. » Je me tournais sur le ventre. J'avais honte de mon corps. Mais c'est bien plus tard seulement, lorsqu'on a commencé à me traiter de « pédale », que ce sentiment s'est trouvé lié à mon homosexualité.

A quatorze ans, je discutais avec un copain que j'aimais beaucoup. Je l'admirais : il se débrouillait très bien en gymnastique, alors que, moi, j'étais très maladroit.

Brusquement, il a dit : « Toi d'abord, t'es une pédale ! » J'ai demandé : « Pourquoi une pédale ? » Il m'a répondu : « Parce que toi et Jean-Pierre vous allez dans le parc. » Je ne comprenais pas cette exclusion : je croyais que mes aventures étaient semblables à ses histoires de filles et que, si je cachais les miennes, lui ne racontait pas les siennes à ses parents. J'étais encore naïf.

J'ai changé de lycée : ma mère, qui voulait que je prépare Normale, pensait que je serais mieux en philo à Henri-IV. J'étais un peu l'excéntrique. A Henri-IV, l'hostilité s'est tout de suite cristallisée. La communauté d'une classe est faite de discussions sur les surprises-parties, des jugements qu'on porte sur les profs et des chahuts. Je n'aimais pas l'assurance qu'il fallait pour chahuter et les surprises-parties ne me disaient rien. J'y mourais d'ennui. Je n'arrivais pas à enfiler mon costume pour y aller. Pendant les récréations, je me tenais à l'écart. Je faisais des pitreries pour éviter qu'on ne me pose des questions. J'étais très malheureux et très préoccupé de moi-même.